

curieux de devenir amis. En elle-même la curiosité ne mène pas très loin, pas plus dans la vie que dans le roman : elle va juste aussi loin que va l'histoire. Qui veut saisir l'intrigue doit ajouter l'intelligence et la mémoire.

Pour commencer, l'intelligence. Le lecteur intelligent, à la différence du curieux qui se contente de jeter un coup d'œil sur la nouvelle donnée, l'assimile mentalement. Il la considère d'un double point de vue : isolée, et relativement aux autres données qu'il a lues dans les pages précédentes. Il est probable qu'il ne la comprend pas sur-le-champ ; il ne s'attend d'ailleurs pas à la comprendre avant quelque temps. Les données d'un roman à la structure complexe (comme *l'Égoïste*¹) sont souvent tributaires des croisements et des correspondances, et le spectateur idéal ne s'attendra pas à avoir la vue qui convient avant la fin, quand il aura pris place sur une éminence. Cet élément de surprise, de mystère — l'élément policier comme on le nomme parfois sans grand fondement —, est de la plus haute importance pour l'intrigue. Pour qu'il intervienne, il faut suspendre la séquence temporelle. Un mystère est une poche dans le temps, et peut intervenir brutalement, dans le genre d'un « Pourquoi la reine est-elle morte ? », mais il peut se manifester avec plus de subtilité à travers des gestes et des mots non entièrement expliqués, dont la véritable signification apparaîtra des pages plus tard. Essentiel à l'intrigue, le mystère ne saurait être apprécié sans intelligence (pour le curieux, il n'est qu'un « Et alors... » de plus). Pour apprécier un mystère, il faut qu'une partie de l'intelligence s'arrête à ruminer, tandis que l'autre poursuit son chemin.

Ceci nous amène au second élément, la mémoire.

La mémoire et l'intelligence sont intimement liées. Nous ne pouvons rien comprendre si nous ne retenons cela. Si, au moment de la mort de la reine, nous avons oublié l'existence du roi, nous ne parviendrons

1. Roman de George Meredith, écrit en 1879. (N.d.T.)

jamais à découvrir la cause de sa mort. Celui qui a mitonné l'intrigue attend de nous que nous nous en souvenions, et, de notre côté, nous attendons de lui qu'il ne laisse pas de fils qui dépassent. Chaque action, le moindre mot, a son importance dans une intrigue. Celle-ci doit viser à l'économie et s'en tenir à l'essentiel : même si son organisation est complexe, aucun poids mort ne doit l'entraver. Elle peut être difficile ou simple, elle peut, que dis-je, elle doit contenir un mystère, mais il ne lui est pas permis d'induire en erreur. Au-dessus d'elle, tandis qu'elle se déroule, plane la mémoire du lecteur (cette faible incandescence de l'esprit dont l'intelligence est le brillant promontoire), laquelle réarrange et reconsidère sans arrêt, découvre de nouveaux indices, de nouvelles chaînes de causes et d'effets. Mais le sens final (si on a affaire à une intrigue digne de ce nom) ne sera pas constitué par une suite d'indices mais par une chose esthétiquement cohérente, une chose que le romancier aurait pu exhiber directement — mais qui, s'il avait agi de la sorte, ne serait jamais devenue belle. Pour la première fois au cours de notre enquête, nous voilà confrontés à la beauté. Beauté qui ne doit jamais constituer l'objectif du romancier, bien qu'il manque son but s'il ne parvient à l'atteindre. Le moment venu, j'accorderai à la beauté la place qui lui revient. En attendant, je vous prie de l'accepter comme un élément nécessaire à une intrigue accomplie. Elle semble un peu étonnée d'être ici, mais il sied à la beauté d'avoir l'air un peu étonné, ce dont Botticelli avait bien conscience en la représentant sortie de la mer, au milieu des vents et des fleurs. Une beauté qui n'aurait pas l'air étonné, qui considérerait sa position comme un dû, nous ferait un peu trop penser à une *prima donna*.

Mais revenons à l'intrigue, par l'entremise de George Meredith.

Meredith n'est plus le nom qu'il était il y a encore vingt ou trente ans, quand une partie de l'univers, et tout Cambridge, tremblait devant lui. Je me rappelle